

LES "VILLAGES ADMINISTRATIFS" DANS LE PAYS BETSIMISARAKA A LA FIN DU XIX^e SIECLE

par

Manassé ESOAVELOMANDROSO

Au XIX^e siècle, un chapelet de centres fortifiés, le long de la côte est, témoigne de la présence merina dans le pays betsimisaraka. Chaque centre — capitale d'un gouvernement (1) ou *renivohitra* («ville-mère») — comprend deux quartiers : d'une part, le port, habité par les Betsimisaraka et les étrangers, et d'autre part, le fort dominant les maisons qui abritent les soldats merina et leurs familles. Il arrive parfois que ces deux quartiers, séparés l'un de l'autre par plusieurs kilomètres, forment deux villes distinctes comme le couple Tanimandry (centre militaire et administratif) — Andovoranto (centre commercial), ou Maintinandry (centre militaire) — Vatomandry (centre administratif et commercial). Cette présence merina apparaît aussi dans l'existence de *zanabohitra* (2) ou «ville-enfant», chef lieu de district, et de ce que certains Betsimisaraka appellent *tanàm-panjakania* ou «villages-administratifs», et qu'ils distinguent bien des villages betsimisaraka proprement dits. Certains de ces *tanàm-panjakania* n'existent plus aujourd'hui. D'autres subsistent mais n'ont plus leur importance d'antan. D'autres enfin continuent à jouer leur rôle de centres administratifs, et sont plus ou moins animés ou actifs.

Les conditions variées de leur création expliquent la diversité des *tanàm-panjakania*. Centres d'encadrement des Betsimisaraka et de rayonnement de la «civilisation», aux yeux des autorités merina, ils bouleversent, par leur existence, l'économie et la culture des populations soumises.

(1) Esoavelomandroso (M.), *La province maritime orientale du «Royaume de Madagascar» à la fin du XIX^e s. (1882-1895)*, 1979, pp. 70-80.

(2) *Zana-bohitra* : chef-lieu de district. La plupart de ces *Zana-bohitra* se trouvent à l'intérieur des terres, et non plus au bord de la mer.

TYPOLOGIE DES «VILLAGES-ADMINISTRATIFS»

A la fin du XIXe siècle, on rencontre dans le pays betsimisaraka, trois types de *tanàm-panjakaña*.

Les plus anciens, et les plus connus aussi grâce aux relations des voyageurs sont les «villages-étapes» de la piste Toamasina-Antananarivo (3). Entre les deux villes s'égrènent de petits hameaux de cinq à six cases, des villages d'une cinquantaine de cases comme Vavony ou Ankarefo, et même de gros centres tel Beforona avec son *rova* (le fort qu'habite l'officier commandant de la place), son temple et son école. Ainsi, les nombreux *Tsimandoa* (ou courriers royaux qui sont des coureurs endurants) et *Maromita* (porteurs de marchandises) qui fréquentent cette piste de l'Est, sont assurés de trouver un gîte. En effet, un convoi qui ne trouve pas à se loger dans un village déjà occupé par un autre convoi, peut facilement continuer sa route et s'arrêter à l'étape suivante, en raison de la courte distance séparant deux hameaux voisins. Pour assurer un acheminement régulier et efficace de sacorrespondance et de ses colis, le gouvernement d'Antananarivo a perfectionné le système, en choisissant un certain nombre de villages, qui deviennent ainsi des «villages-étapes». Une garnison légère (cinq à six hommes) est installée dans chaque village-étape qui continue à garder son chef civil, le *mpitan-tsaina*. Les hameaux des alentours y envoient, chacun, un contingent d'hommes valides constituant ainsi une réserve de main-d'œuvre disponible pour les transports (4). De plus, ces hommes appelés *jadona* ou encore *tetezanolona* (littéralement, «pont humain» ou relais) doivent assurer aux *Tsimandoa*, le gîte et le couvert, alors que eux-mêmes reçoivent leurs vivres de leurs familles. Après leur temps de service qui dure plusieurs mois, ils sont remplacés par un autre contingent. Ainsi, la population valide d'un village n'est jamais au complet, à aucun moment de l'année.

Les «villages-centres» constituent le deuxième type des *tanàm-panjakaña*. Ils ont fait leur apparition, surtout après la guerre franco-merina de 1883-1885, grâce à une initiative de Rainandriamampandry, gouverneur général de la province de l'Est, de 1882 à 1895. Dans sa volonté de rapprocher l'administration royale des Betsimisaraka et de faire participer ces derniers à la défense du royaume, Rainandriamampandry, en juillet 1888, installe dans chaque gros village, vingt soldats, tous Betsimisaraka, chargés de garder la forêt et de faire régner l'ordre et la paix. En septembre 1889, il perfectionne cette organisation administrative en plaçant les soldats dans tous les gros villages d'un canton, sous

(3) Dans le texte, Toamasina désigne Tamatave, et Antananarivo, Tananarive. Pour la description de ces «villages-étapes», voir par exemple, Catat (Dr Louis), *Voyage à Madagascar (1889-1890)*, pp.23-45.

(4) III CC 1893 Toamasina. Lettre n° 329 en date du 19 juillet 1893, adressée par Rainandriamampandry à Rainilaiarivony.

les ordres d'un officier merina, avec résidence au plus gros centre qui devient ainsi le chef-lieu du canton. Ainsi, par exemple, de Ranomafana, Rainizoronia, commande le territoire des *Tsimanolo* qui comprend six gros villages et donc six garnisons de vingt soldats betsimisaraka chacune (Maromandia, Ambohimananarivo, Ranomafana, Niharovana Ranomainty, Maromby, Manambonitra) (5). Ces «villages-centres», caractérisés par l'intrusion permanente, dans l'univers villageois, des soldats perçus comme les agents de l'autorité royale, sont de deux sortes : les «villages-garnisons» où les Betsimisaraka n'ont en face que des soldats Betsimisaraka, et les chefs-lieux de canton où ils sont soumis à l'autorité d'un officier merina, fixé à demeure. Ce dernier est chargé plus spécialement de collecter l'*isam-pangady* (impôt qui frappe chaque travailleur de la terre), de répartir en différents groupes ses administrés afin que tout le monde participe au transport des colis royaux, de veiller à la bonne marche de l'école et du temple, de créer un marché.

Les «villages de regroupement» constituent le troisième type de *tanàm-panjakaña*. Ils naissent du transfert de populations, obligées de quitter leurs hameaux pour venir habiter dans les villages choisis par les autorités militaires. Le cas le plus extrême se produit en 1893 quand Rantoandro, Commandant de Mahavelona, décide de regrouper tous les habitants de sa circonscription, dans cinq gros villages. Dans chacun de ces «villages de regroupement», une garnison commandée par des officiers merina représente l'autorité royale.

Ainsi, «villages-étapes», «villages-centres» et «villages de regroupement» apparaissent comme autant de manifestations de l'emprise de l'administration merina, en pays betsimisaraka.

II

TANAM-PANJAKANA ET RENFORCEMENT DE L'«ORDRE MERINA»

L'existence de ces «villages-administratifs a été parfois présentée comme le signe de l'efficacité administrative ou celui du succès de l'action civilisatrice de l'oligarchie merina. Mais elle peut être aussi considérée comme la preuve des difficultés rencontrées par l'administration royale dans son désir de contrôler et de tenir la population betsimisaraka et dans sa volonté de lui faire accepter l'ordre qu'elle véhicule.

Les trois types de *tanàm-panjakaña* sont autant de solutions inventées pour amener les Betsimisaraka à bien exécuter le *fanompoana* (ou services de tous ordres qu'un sujet doit à sa souveraine). A la fin du XIXe siècle le transport des colis royaux (6) est un *fanompoana* très lourd. C'est pour bien l'exécuter

(5) Esoavelomandroso (M.), 1979 -- pp. 94-98.

(6) A cette époque, surtout à partir de 1890, le Premier ministre Rainilaiarivony se prépare à une guerre qu'il juge inévitable, avec la France. Il commande alors des armes et des munitions dont le transport a occupé les Betsimisaraka pendant plusieurs années.

que les «villages-étapes» ont été organisés. Mais devant l'accroissement du volume et du nombre des *entan'andriana* (affaires ou caisses royales), les *jadona* ou *tetezan'olona* sont débordés, d'où la nécessité d'organiser les «villages-centres» afin qu'à tout moment des contingents d'hommes valides soient disponibles et puissent transporter d'un lieu à un autre, les lots qui leur sont confiés. Seulement, des *jadona* maltraités par les *Tsimandoa* (7) ou ayant épuisé leurs vivres abandonnent leur poste aux «villages-étapes». Parfois, les garnisons des «villages-centres» n'arrivent pas à réunir les contingents devant être fournis par les hameaux satellites dans la mesure où les hommes fuient à l'approche des envoyés royaux, ou bien émigrent vers l'intérieur (pays *shanaka*) ou vers le nord (région de Mandritsara) (8). Croyant apporter une solution définitive à ce problème du transport des colis royaux, les autorités merina décident de «fixer» les Betsimisaraka dans un nombre restreint de villages sur lesquels, elles pensent pouvoir exercer une surveillance continue et efficace.

Toutes ces mesures ne semblent pas avoir atteint le résultat escompté puisque en 1894 comme en 1890, les *Tsimandoa* sont obligés d'attacher les six à huit porteurs de «mail» (anglais ou français) avec deux cordes : une à leur taille, et la deuxième à leur cou, afin de les empêcher de s'enfuir (9). Ainsi, l'existence des *tanàm-panjakarià* révèle beaucoup plus les difficultés de l'administration royale à maintenir les Betsimisaraka dans l'obéissance que son efficacité.

Si on se contente des signes extérieurs, on peut croire que l'administration royale a réussi dans son désir d'assimiler les Betsimisaraka, de les élever au niveau des Merina qui ont acquis le *fahazavana* (ou la lumière) grâce à l'évangélisation et à l'instruction.

(7) III CC 1893 Toamasina. Lettre de Rainandriamampandry à Rainilaiarivony, du 19 juillet 1893, n° 329. Ou encore, télégramme n° 19, du 26 janvier 1893, de Rainandriamampandry à Rainilaiarivony. Ou encore, lettre n° 95 du 25 avril 1893 de Rainandriamampandry à Rainilaiarivony, relatant le mauvais traitement administré par les *Tsimandoa* Rainizanakolona et Raobera, porteurs du «mail» français (de Tananarive à Tamatave), au *miaramilambohitra* (soldat de village, Rasamoelina, d'Ambatoharanana.

(8) LL 14, page 287 : lettre de Rainandriamampandry aux fokonolona entre Toamasina et Andovoranto, en date du 4 adjady 1894. Ou encore, p. 14, lettre datée du 17 novembre 1893 adressée par Rainandriamampandry à Ralay, Komandy à Mahasoà. Ou encore, II CC 56, p. 121 : lettre du 2 septembre 1891 adressée par Rainandriamampandry aux gouverneurs d'Ambatondrazaka et de Mandritsara.

(9) Le «mail» anglais ou français est hebdomadaire. Il y a un service Tananarive-Tamatave, et un autre dans le sens Tamatave-Tananarive. Cf III CC 1889-1890, lettre n° 394 du 30 octobre 1890, de Rainandriamampandry à Rainilaiarivony.

En février 1885, en pleine guerre franco-merina, Rainilaiarivony écrit à Rainandriamampandry, une lettre confidentielle (10) où il regrette que la population betsimisaraka ne suive pas l'exemple de ses dirigeants (*Andriambaventy* – notables ou juges – et *Zanak'andriana* – princes –) qui se sont enrôlés volontairement dans l'armée. Dès le mois de juillet 1887, les *mpitantsaina* – chefs de village – de Vatomandry ont présenté au *Komandy* Rakotovao leurs enfants, petits-enfants et sujets qui se proposent de devenir soldats (11). En 1888, le nombre de ces *miaramila* ou soldats augmente tellement que Rainandriamampandry n'a aucune peine à en installer vingt dans chaque gros village du gouvernement de Toamasina. En mars 1891, Ratsitokana, 12 honneurs et *Andriambaventy*, au nom de tous les Betsimisaraka et devant le peuple et l'armée royale réunis à l'ouest de la Batterie de Toamasina, proclame la satisfaction, pleine et entière de son groupe qui est traité par la Reine et le Premier ministre, sur le même pied d'égalité que les Merina (12). Ce discours de Ratsitokana est démenti par les faits. En effet, les Betsimisaraka ne dépassent pas le grade de 6 honneurs, à l'exception des *Andriambaventy* qui, eux, peuvent atteindre 10 et 12 honneurs. De plus, ils sont affectés à des tâches non recherchées par leur collègues merina, car non rémunératrices, comme la garde des forêts, la surveillance de leurs villages, la collecte de l'*isum-pangady*. Aussi, dès 1892, les *miaramila* betsimisaraka, de plus en plus nombreux, quittent-ils l'armée aussi vite qu'ils y sont entrés. L'expérience s'est donc soldée par un demi-succès.

Dans chaque *tanàm-panjakaña*, un temple-école semble symboliser la réussite de l'action civilisatrice de l'oligarchie merina. Un tel bâtiment, présent partout, témoigne aux yeux des autorités, que le royaume de Ranavalona est un royaume chrétien, et donc éclairé. Ces « temples-écoles » ont toujours souffert de la pauvreté des moyens et de l'insuffisance du personnel enseignant. La fréquentation de l'école ou du temple relève du *fanompoana*. Aussi, tout bon sujet doit-il montrer son assiduité aux offices et aux cours : la présence est ici plus importante que la véritable adhésion. Dans ces conditions, le *fiangonana* (temple) et la *sekoly* (école) qui caractérisent les *tanàm-panjakaña* sont perçus par les Betsimisaraka comme des moyens supplémentaires entre les mains des autorités, pour les contrôler et les tenir. D'où, leur fuite dès que l'occasion se présente.

Ainsi, les *tanàm-panjakaña* qui, à l'origine, sont censés regrouper les Betsimisaraka afin qu'ils puissent exécuter dans de bonnes conditions leur part de *fanompoana*, et afin qu'ils puissent accéder au niveau des Merina, se dépeuplent insensiblement, au fil temps. Les Betsimisaraka les fuient malgré la paix relative et les facilités (proximité du *Komandy*, de l'école...) qu'ils offrent.

(10) DD 119, p. 3, lettre n° 355 du 12 février 1885, de Rainilaiarivony à Rainandriamampandry.

(11) DD 28, p. 929, lettre du 4 juillet 1887, de Rakotovao, Commandant de Vatomandry, à Rainandriamampandry.

(12) III CC 1891 Toamasina (Toetoetry ny fanjakana) : lettre n° 60 du 7 mars 1891, de Rainandriamampandry à Rainilaiarivony.

III

TANAM-PANJAKANA ET MENACE CONTRE L'ECONOMIE ET LA CULTURE BETSIMISARAKA.

Au lieu d'être « attractifs », les *tanàm-panjakaña* sont « répulsifs ». Artificiels, ils n'offrent pas au Betsimisaraka les commodités que ce dernier attend d'un village. D'ailleurs, ou il se sent étranger à l'intérieur du *tanàm-panjakaña* car il y a été transplanté, ou il ne s'y sent pas libre à cause de la présence des signes extérieurs et des représentants du *fanjakaña* (ou Etat).

Et pourtant, les autorités merina étaient, à chaque fois, persuadées que la naissance d'une génération de villages-administratifs allait connaître un succès. Les « Voromahery » qui, depuis Andrianampoinimerina, ont peuplé et mis en valeur la plaine du Betsimitatatra n'ont-ils pas été arrachés aux quatre coins de l'Avaradrano pour y être transplantés ? Les *voanjo* ou colons ou colons merina ne se plaisent-ils pas dans les marges occidentales de l'Imerina et dans les provinces conquises ? Les Betsimisaraka eux-mêmes ne changent-ils pas de domicile avec une facilité étonnante ? Dans ces conditions, comment douter du succès de l'opération ?

Or, comme le rappelle si justement Pascal Lahady, « Dans l'organisation traditionnelle de la société betsimisaraka, deux systèmes se compénétrèrent, celui de la vie clanique et celui de la vie villageoise ou de la cité. Le premier relève des instances éthico-religieuses des Prêtres (*Tangalamena*) des Garde-tombeau (*Mpiambin-jiny*) et des Porte-Parole (*Vavanjaka* ou *Ampikabary*). Il a, pourrait-on dire, comme siège social le Camp ancestral (Toby), ou le Tombeau collectif, avec le terrain ancestral inaliénable, réparti pour exploitation et jouissance individuelle ou familiale, entre les seuls membres du clan. La deuxième en appelle aux autorités juridico-policières des Garants du village (*Raiamandrenin-tanaña*) et des Grands Adultes (*Andriambaventy*) avec les assises des Sieurs et Dames de la Cité (*Lohandriaña* et *Andoivavy*). Son centre d'activité se situe au village qui, comme tel, n'a pas de propriété et vit du système de tavy ou d'autres modes de subsistance individuelle ou familiale » (13).

Si tel est l'espace social betsimisaraka, le *tanàm-panjakaña* apparaît comme un élément étranger, un centre d'aliénation. C'est là une situation traumatisante que le Betsimisaraka combat par la fuite. Traumatizante, car avec les « villages-administratifs », le Betsimisaraka est beaucoup plus un assisté qu'un producteur libre. *Jadona* dans un « village-étape », il vit au crochet des membres de sa famille restés au village qui eux, peuvent continuer à cultiver leur *tanin-drazana* (ou terre des Ancêtres). Transféré au « village de regroupement », il ne peut plus travailler ses terrains de culture, éloignés de plusieurs kilomètres de son nouveau domicile. Evidemment, il peut trouver une parcelle à mettre en valeur mais sûrement pas la meilleure, tant du point de vue de la qualité de la terre que des

(13) Lahady (P.), 1979, pp. 33-35.

dimensions du champ, vu le grand nombre des habitants dont certains étaient là avant lui. Ce regroupement dans un village limite aussi les possibilités offertes par l'économie de ponction (chasse, pêche, cueillette). Les difficultés qu'ils rencontrent dans la satisfaction de leurs besoins alimentaires poussent les Betsimisaraka à fuir ces «villages-administratifs» qui ne sont pas des cellules de production viables. Mais c'est aussi et surtout la peur de voir leur société éclatée qui les amène à refuser les *tanam-panjakaïa*.

Quand ils quittent leur village qui, la plupart du temps, est un village-lignage, ils se trouvent projetés dans un univers anonyme et relativement cosmopolite. Chaque groupe de descendance peut occuper un quartier dans le «village de regroupement», mais il n'est plus qu'une partie parmi bien d'autres d'un ensemble plus vaste. Son indépendance est alors limitée, et sa cohésion menacée. Ce ne sont pas seulement leurs champs et leurs terrains de chasse que les Betsimisaraka abandonnent quand on les transfère dans un «village» ; c'est aussi et surtout leurs ancêtres, c'est-à-dire leurs tombeaux, leurs arbres, les endroits qu'ils ont défrichés, le bois qui est la demeure des esprits. Les Betsimisaraka regroupés sont donc des hommes coupés de leurs attaches, de leurs racines. Ils sont perdus dans ce nouvel univers désacralisé, anonyme mais dominé par les représentants du pouvoir central, où ils sont projetés. Leur réponse à la décision des autorités royales ne peut donc être que la résignation ou le refus, c'est-à-dire la fuite.

Si aux yeux des autorités merina, les *tanam-panjakaïa* doivent témoigner du succès de l'action du gouvernement, pour les Betsimisaraka, ils représentent et leur rappellent leur défaite. Leur refus des *tanam-panjakaïa* ne s'explique pas tant par l'attitude d'une paysannerie hermétique au modernisme et attachée à la tradition que par la volonté d'une communauté attachée à ses valeurs et défendant son identité.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

SOURCES MANUSCRITES

Archives de la R.D.M.

III CC Toamasina : années 1885 à 1893
LL 14
II CC 56
DD 28, 119

OUVRAGES ET ARTICLES IMPRIMES

ESOAVELOMANDROSO (Manassé)

- 1972 *Problèmes de police et de justice dans le gouvernement de Tamatave, à l'époque de Rainandriamampandry (1882-1895)*, Tananarive, collection «Etudes Historiques», n°II, 116 p.
- 1978 «Religion et Politique : l'évangélisation du pays betsimisarakà à la fin du XIXe s.», *Omalý sy Anio*, n°s 7-8, pp. 7-42.
- 1979 *La province maritime orientale du «Royaume de Madagascar» à la fin du XIXe s. (1882-1895)*, Antananarivo, F.T.M., 432 p.

LAHADY (Pascal)

- 1979 *Le culte betsimisarakà*, Fianarantsoa, Librairie Ambozontany, 279 p.